

POUR MAX BENSE

Heureux d'interrompre un instant, pour ce petit travail d'écriture en l'honneur de Max Bense, la défloration systématique de nos orangers dans ces vergers du Bar-sur-Loup qu'il connaît bien, comme il a connu, depuis une quinzaine d'années, tous les appartements, maisons ou jardins que nous avons pu habiter, à Paris, à Nice ou aux Fleury près de Sens.

Cette tenace recherche des personnes et des lieux en vue de leur connaissance sensible me paraît une des caractéristiques de ce puissant théoricien.

Des raisons d'ordre purement intellectuel l'ont amené à moi, c'est bien sûr. Il avait déjà, dans l'élaboration de sa théorie, traité préférentiellement (si je puis dire) de mes écrits quand, un beau jour, accompagné de sa principale collaboratrice, Elisabeth Walther, il a voulu sonner à ma porte. C'est alors seulement que je reçus ses livres - ceux du moins parus à l'époque - et que, faute de pouvoir les assimiler, en raison de ma malheureuse ignorance de l'allemand, j'y reconnus pourtant, en de nombreux passages, les lettres composant le nom dont, depuis de nombreuses années, il me faut bien consentir qu'il me désigne.

Que cela m'ait flatté, aucun doute. Ce n'était pas la première fois qu'un philosophe, un professeur de philosophie, voire un créateur de système philosophique s'intéressait à moi ou trouvait quelque aliment dans mes textes. Fort incapable d'en suivre aucun sur ce terrain, j'ai bien du, dès longtemps, en conclure que mes textes valent mieux que moi. Mais voilà ce dont un sentiment intime m'avait, depuis plus longtemps encore, convaincu. Voilà même, sans doute, pourquoi je m'étais mis à écrire et pourquoi je ne pouvais que continuer. Continuer à me cacher, à m'effacer derrière des textes, à me remplacer par eux. Tout en les signant, bien entendu.

Toujours est-il que malgré mon inaptitude aux discussions philosophiques - et même, plus généralement, aux idées - aggravée encore, en ce cas, du fait qu'en raison de mon ignorance de la langue allemande, je ne pouvais ni lire ses ouvrages, ni (puisqu'alors il ne parlait pas du tout le français) tenir avec lui la moindre conversation susceptible de l'intéresser, eh bien, rien de cela n'a du tout empêché Max Bense de me fréquenter personnellement autant que possible, de venir me voir en l'une ou l'autre de mes résidences chaque fois qu'il en eut l'occasion, de s'intéresser à ma famille et de me faire connaître la sienne, de m'envoyer ses amis et de recevoir les miens, de me faire parler, devant ses étudiants, de m'accueillir dans les salles d'étude de la Hochschule et dans les restaurants de Stuttgart, voire de voyager avec moi. Surtout, de continuer à

étudier ou faire étudier mon œuvre de façon très approfondie, d'en faire l'objet de traductions dans les feuilles, revues ou collections qu'il dirige, d'inciter enfin Elisabeth Walther à la prendre comme sujet de sa thèse de Doctorat. Tout cela m'a naturellement beaucoup servi, notamment auprès du public de langue allemande (mais non seulement auprès de celui-là) et je lui en garde la plus vive reconnaissance.

Peut-être la sympathie que sa personne aussitôt m'inspira lui fut-elle sensible et non étrangère à cette persévérante indulgence de sa part envers le minus philosophique que je suis. Le fait est qu'elle naquit dès notre première rencontre. On le sait - et si on ne le sait, qu'on l'apprenne -: rien, jamais, ne me porte à écrire que le désir, ressenti comme une urgence, de **textualiser**, c'est à dire de **comprendre, dans et par** un texte, la notion globale que s'est formée en moi à la rencontre de tel objet ou personne du monde extérieur (concret). Et il arrive fort souvent que cette notion globale se confonde en quelque façon pour moi avec le nom que désigne cet objet ou cette personne, mon texte ne constituant qu'un «suspense» plus ou moins acrobatique pour aboutir à ce nom, pour retomber sur ce nom, comme le musicien mélodiste retombe sur l'accord parfait.

Eh bien, dans la personnalité comme dans le nom de Max Bense, j'ai été saisi, dès l'abord, par quelque chose qui se ramasse avant l'action et se tend comme un ressort, quelque chose qui croise, qui met en croix de Saint-André ses forces et son énergie (Max) avant d'exploser (Bense). Et, tout ensemble, j'ai été surpris par une apparence physique et des manières peu communes, selon les préjugés français, chez les allemands. M. B. ne me parut pas ethniquement très différent de personnages comme Marius, César, Napoléon, Picasso, Ungaretti ou moi-même. De stature plutôt légèrement inférieure à la moyenne, il a la tête ronde, les larges épaules, la pilosité brune des individus de la race romaine. Energique et fougueux, doué d'une contention, d'une densité (**bensité**) extrême, il donne l'impression de la plus grande force: rayonnante, mais tenue à rênes courtes (**maxima**). Il paraît capable de beaucoup embrasser sans relâcher du tout son étreinte. S'il pousse sa boule, c'est plutôt comme un scarabées que comme un Sisyphe. Il a la tête forte et le mollet fort. C'est un esprit musclé. Populaire sans vulgarité.

Bref, je ne serais pas loin de considérer notre amis Bense comme le vivant exemple ou modèle de ce que peut ou doit être un humaniste à notre époque.

Ténacité, courage, esprit d'entreprise et qualités d'administration, fougue dans la recherche, goût de la modernité et de l'avenir de l'homme, goût de la raison et dégoût de la mysticité, culture et pratique d'origine scientifique, accumulation de connaissances de visu et tactu, curiosité universelle, activité intense (professeur, essayiste, poète), à la pointe de l'avant-garde (informatique, text-théorie), aucune construction à la légère, recherche hardie, s'aidant des machines, du

matériel le plus moderne, intérêt pour la politique, voyages autour du monde en vue d'une conquête théorique capable de l'avenir:

Il est peu agréable de constater que rien n'est fait en France pour rendre compte d'une telle activité, pour nous permettre de la suivre, serait-ce quand elle s'adresse spécialement à nous.

Voilà une des raisons supplémentaires qui m'ont porté à participer à cet hommage, selon mes moyens personnels, pauvrement philosophiques, je le regrette - et d'ailleurs, vu l'urgence, non même suffisamment utilisés - mais de tout cœur!

Francis Ponge starb am 6. August 1988. Der vorliegende Beitrag erschien zuerst in: *Muster möglicher Welten. Festschrift für Max Bense zum 60. Geburtstag*. Wiesbaden: Limes Verlag 1970.

SEMIOSIS

57
58

Internationale Zeitschrift
für Semiotik und Ästhetik
15. Jahrgang, Heft 1/2, 1990

INHALT

Max Bense:	Der Zweifel und der Ernst	3
Udo Bayer:	Max Bense zum Gedenken	5
Felix von Cube:	Der riskierte Geist. Max Benses Entropieansatz im Aspekt der Verhaltensbiologie	7
Udo Bayer:	Ontologie, Metaphysik und Semiotik im Werk von Max Bense	17
Barbara Wörwag:	Die Autopoiesis der Kunst als semiotisches Problem	29
Manfred Esser und Wolfgang Kiwus:	Max Bense - Das radikale Wörterwesen	37
Francis Ponge:	Pour Max Bense	43
Manfred Zippel:	Essay über die zehnte Muse	47
Harry Walter:	M - Punkt, O - Punkt, I - Punkt - Ausrufezeichen	55
Beate von Pückler:	Der große Verführer des 20. Jahrhunderts in Relation zu einem großen Verführer des 19. Jahrhunderts	59
Helmut Kreuzer:	Nachruf auf Max Bense	63
Siegfried Maser:	Erinnerung an Max Bense	67
Dolf Zillmann:	Die Beanblossom-Hypothesen	69
Gérard Deledalle:	De la créativité	75
Christian J.W. Kloesel:	A Note on Peirce and Positives, and 1910	81
Michel Balat:	Type, Trace et Ton: Le ton peircien	85
Cornelie Leopold:	Kategoriethoretische Konzeption der Semiotik	93
Dinkar Magadum:	Peirce und seine Vorstellung von Zeit	101
Rul Gunzenhäuser:	Max Bense: Wegbereiter für eine moderne Informatik-Bildung	111
Elisabeth Walther:	Aus meinem Tagebuch von 1947	115